

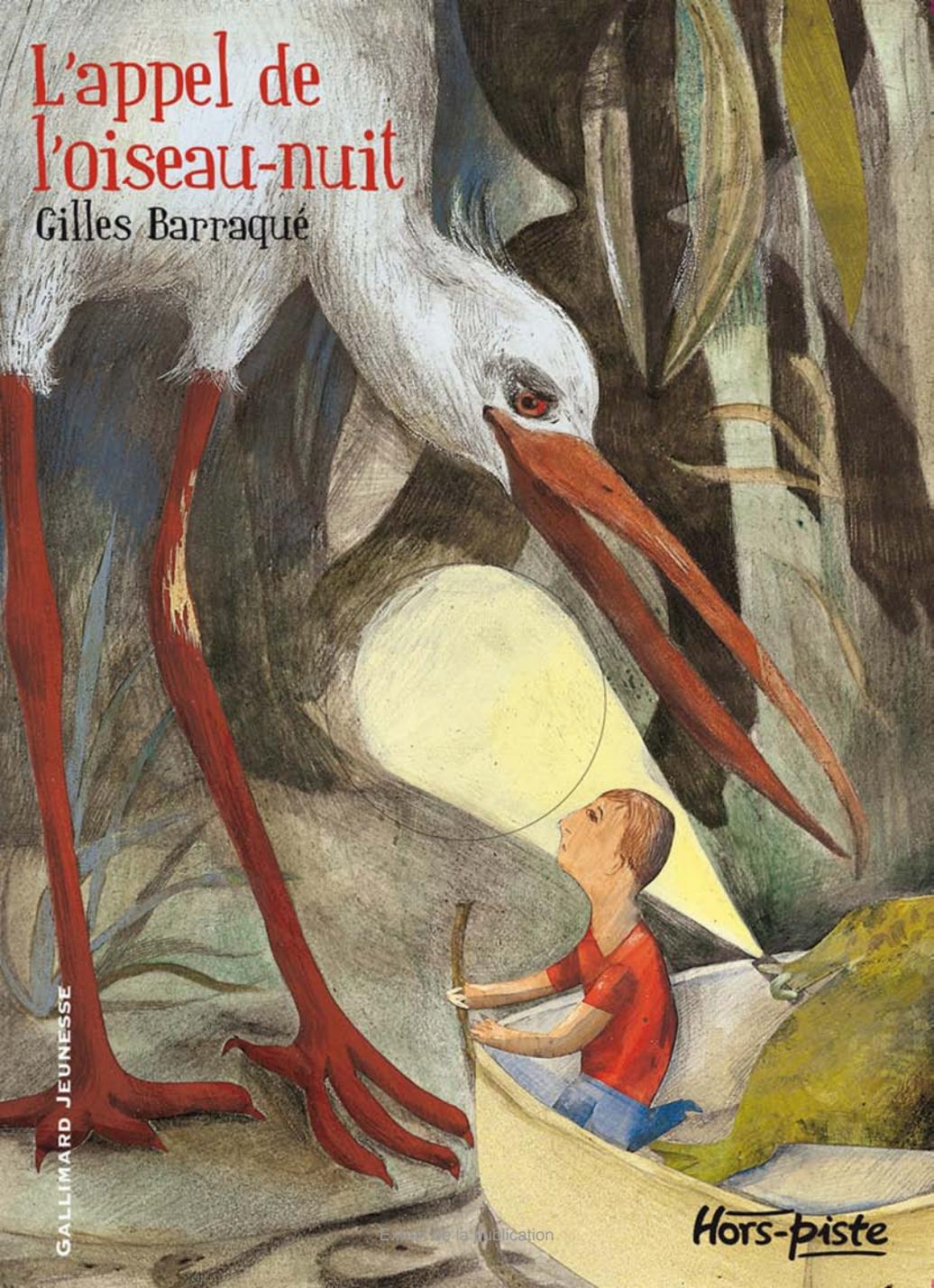
L'appel de l'oiseau-nuit

Gilles Barraqué

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Hors-piste



Hors-piste

Gilles Barraqué

L'appel de l'oiseau-nuit

Illustrations
de Cécile Gambini

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Chapitre 1



Voilà. Du fond de son petit lit, Pol venait de l'entendre, encore une fois. Et là, c'était nettement plus fort que celle d'avant. Comme si ça provenait maintenant du jardin. Du grand marronnier ?

De toute façon, d'où qu'il vienne, de près, de loin, ça ne changeait rien : le cri trouait la nuit. Évidemment, il passait par les oreilles. Mais c'était surtout avec le cœur qu'on l'entendait. Ça faisait une drôle de pointe dans le cœur. Une impression pas désagréable, et en même temps bizarre. Ça dérangeait quelque chose, on ne savait pas trop quoi. Il y avait comme un message, et on pouvait juste dire que c'était important.



D'abord un *hou* un peu long, un petit silence, et tout de suite un *hou-houuu* qui tremblait à la fin.

Papa avait dit le nom l'autre jour à table.

C'était le cri d'une espèce de hibou. Un nom marrant : la chouette bulotte, la chouette culotte ?

Il sait tout, papa.

Enfin, presque tout.

– D'accord, avait répondu Pol, c'est une chouette. Mais qu'est-ce qu'elle dit, dans son cri ?

Manon avait éclaté de rire, un peu trop fort, comme chaque fois que son petit frère posait ce genre de question. Papa, lui, n'avait pas rigolé. Il était resté sans bouger, la fourchette en l'air, un bout de patate piqué au bout.

– Comment ça, qu'est-ce qu'elle dit ?

– Ben oui, elle nous dit un truc ! Vous entendez pas ?

Manon avait ricané.

– Hé, Popol, gogol, c'est toi qui entends pas : on vient de te dire que c'était un oiseau. Un OI-SEAU.

Pol avait hésité entre se mettre en colère et se mettre à pleurer. Finalement, il avait réussi à prononcer d'une voix à peu près ferme, sans regarder personne :

– N'empêche, elle dit un truc. Vous avez qu'à écouter.

Fin de la discussion, papa faisant taire Manon, maman changeant de sujet.

*

Houu ! Hou-houuu ! Pol s'assit dans son lit. Oui, ça venait sûrement du grand marronnier, c'est-à-dire tout

près, à dix mètres à peine de la fenêtre. Incroyable comme la nuit semblait silencieuse juste après le cri... Tiens, on n'entendait même plus les grenouilles de la mare, ces fichues pipelettes. Elles étaient donc capables d'écouter, celles-là ?



Pol attendit un moment, mais la nuit se taisait. Puis, d'un coup il devina le cri ; loin, très loin ! L'oiseau était parti. Sans savoir pourquoi, Pol comprit que c'était fini pour cette fois. D'ailleurs, les grenouilles étaient de cet avis, puisqu'elles avaient repris leur grand concert en caoutchouc. Alors Pol écouta son cœur.

Il respira un grand coup.

– Bon.

Il se leva et commença à s'habiller. Pas facile, dans le noir, mais il ne fallait surtout pas allumer la lumière : c'était plus ou moins dit dans le message. Heureusement, il y avait la petite torche en plastique jaune, celle qui était toujours dans le tiroir de la table de nuit. C'est comme ça que, dans les ronds de lumière, Pol finit par retrouver toutes ses affaires : le short, le T-shirt, la chemisette, les baskets... Puis il prit dans le placard un grand mouchoir et alla tout droit farfouiller dans son bureau. Il trouva très vite ce qu'il cherchait. Restait maintenant à choisir exactement ce qu'il fallait emporter.

Il étala le mouchoir et ouvrit sa boîte aux trésors. Il fit passer toutes les billes, une par une, dans le rayon de la torche ; on ne voyait pas vraiment les couleurs — disons,



pas les vraies couleurs —, mais la lumière traversait le verre et formait un petit disque sur le blanc du mouchoir, avec le dessin précis des tourbillons. Ça aidait.

Enfin, Pol mit les trois billes choisies dans le mouchoir, le mouchoir dans une poche, et le reste de son bagage dans l'autre poche.

Allez, il était prêt, c'était le moment. Il avait quand même le cœur qui battait un peu. Mais une chose l'apaisa : là, sur le plafond, la tache que le rayon de la torche dessinait. C'était parfaitement rond, un peu jaune, avec des ombres grises dedans ; ça aussi c'était dans le message !

Il marcha vers la fenêtre et l'ouvrit grand sur la nuit.

Chapitre 2



L'air était doux et parfumé. Une belle nuit du mois de juin. Mais noire, si noire ! Qu'attendait donc la lune pour se lever ?

Pourtant, Pol n'eut même pas besoin d'allumer sa lampe pour descendre jusqu'au jardin. Une très vieille glycine grimpait à la façade de la maison. Son tronc lisse, tout tordu, passait juste à côté de la fenêtre, et Pol en connaissait tous les coudes. Il l'avait escaladé tant de fois ! Maman l'interdisait absolument, bien sûr... Soi-disant que c'était dangereux. Pff ! Les mères ont beau être des mères, elles resteront des filles toute leur vie. Il descendit donc le long du gros serpent de bois. Sans se presser, sans même réfléchir ; ses mains, ses genoux, ses pieds savaient la route.



Une idée l'arrêta quand même au moment où il allait toucher terre. Il serra les cuisses autour du tronc, sortit sa lampe et éclaira le sol en dessous.

Il était là, tout contre le pied ! Le gros crapaud du soir, celui qu'on voyait parfois aussi du côté de la terrasse. Ce gros-plein-de-mouches gris-vert rempli de boutons, qu'on pouvait approcher et regarder de près — sauf que maman, encore elle, avait défendu qu'on le touche, ou même qu'on le titille avec une brindille. Lui, d'ailleurs, il avait l'air de s'en moquer complètement, qu'on le regarde ; il faisait comme s'il était tout seul.

C'est vrai, papa avait dit que le crapaud nichait du côté de la glycine, Pol s'en souvenait. Il lâcha le tronc et posa le pied le plus loin possible. Puis il s'accroupit en face de lui, façon crapaud.

– Dis donc, un peu plus et je t'écrabouillais.

Le crapaud se passa tout à coup une patte sur les yeux. Marrant, ils étaient carrément rentrés dans la tête avant de ressortir, *bloub, bloub* ! Pol rigola tout bas, d'autant qu'on aurait dit que le crapaud réagissait à l'idée de se faire écrabouiller : « Oyayaye, à quoi j'ai échappé ! » Mais ça devait plutôt être la lumière dans les yeux qui le gênait...

Pol en eut tout de suite la confirmation.

– Enlève ta lumière, dit le crapaud.

Ah. Les crapauds parlaient. Mais quoi, les chouettes aussi, non ? Et puis c'était la nuit ; c'est pas pareil, la nuit.

Pol déplaça le rond de lumière par terre, entre eux. Le crapaud le regardait maintenant bien en face. Il lança soudain :



– Tu vas où ?

Il avait un petit ton grognon, comme s’il était de mauvaise humeur. De toute façon, il n’était pas du genre bavard. Pendant que Pol prenait son temps pour réfléchir à ce qu’il allait répondre, la bestiole attendit tranquillement, sans répéter la question. Pol finit par montrer la nuit, au loin, dans la direction où l’oiseau avait crié pour la dernière fois.

– Je vais par là-bas.

Et comme le crapaud se taisait toujours, il rajouta :

– J’ai entendu l’oiseau. Tu sais, l’oiseau, celui qui...

– Je sais, coupa le crapaud.

Nouveau silence, et puis le crapaud, pas franchement aimable :

– Alors tu pars comme ça ?

– Euh... quoi ?

– T’emmènes rien ?

– Ah si !

Pol tapa sur ses poches.

– J’ai des trucs !

– Fais voir.

Pol sortit le mouchoir, l’étaça, l’éclaira : les trois billes brillèrent dans la lumière. Le crapaud les fixait ; c’est drôle, ses yeux aussi semblaient luire davantage...



– Et quoi d’autre ?

Pol vida son autre poche. D’abord le sachet d’œufs en chocolat ; tout ce qu’il restait, précieusement économisé, de la grande récolte de Pâques. Ensuite, les petits ciseaux. Les pointus, les jolis, en argent, ceux qu’il avait piqués à Manon et qu’elle cherchait partout depuis, bien fait pour elle. *Tchic, tchic*, il les fit jouer dans la lumière. Puis il tira sur la tête d’une fleur idiote qu’on avait plantée dans le coin, et *tchac*, il coupa net la tige.

– Faut faire gaffe, ça coupe drôlement, tu vois... Avec la pointe, on peut aussi crever des ballons. Ou ce qu’on veut.

Il jeta la fleur. Le crapaud regardait fixement les ciseaux. Il s’était comme tassé sur lui-même. Il cligna de ses gros yeux, sans passer cette fois sa patte dessus. Est-ce qu’il ne venait pas de soupirer ?

– C’est bien, lâcha-t-il enfin.

Et même il le répéta, un peu plus bas, avant de se secouer.

– Range ça. Faut qu’on y aille, maintenant, on n’a pas beaucoup de temps.

Pol n’en croyait pas ses oreilles.

– Tu viens avec moi ?

– Ouais.

Le crapaud fit trois petits bonds jusqu’à la pelouse et s’arrêta pour se tourner vers Pol.

– Allez !

– Alors tu m’attendais ? lui souffla Pol. Depuis combien de temps ?

Pas de réponse. Le crapaud sautait déjà dans l'herbe vers la mare.

– Hé, le crapaud ! Tu veux pas que je te porte ?



Rien, puis la voix de la bestiole dans le noir, à la fois tendue et étouffée :

– Arrive !...

Non, pas bavards, les crapauds.

Chapitre 3



Pol se dirigea vers la voix, c'est-à-dire vers la mare. Il faisait très attention en marchant, éclairant l'herbe devant lui. C'était quand même plus simple de porter le crapaud ! Qu'est-ce qu'il croyait, ce petit joufflu, qu'on allait le salir en le touchant ? Est-ce que c'était lui, Pol, qui avait des boutons et une peau poisseuse ?

Il se trouva soudain tout bête en rejoignant le bord de la mare. Tout bête, et pas trop rassuré. Impossible de se tromper : cette grande silhouette qui s'agitait devant l'eau... c'était le crapaud ! Le temps de traverser la pelouse, et il était devenu dix fois plus grand ! Il devait maintenant lui arriver à l'épaule !



Pol regarda la mare. Ça ressemblait bien à la vieille mare au fond du jardin, mais là encore, c'était différent : beaucoup plus grand, et comme plus vivant, plus sauvage. Pol se retourna. Il vit la maison, là-bas, à la fois si loin et si haute ! Il frissonna. Par quelle magie avait-il rapetissé au point d'avoir la taille d'un crapaud ? La magie de la nuit ? Machinalement, il tâta ses poches.

Splotch ! Un bruit d'eau le tira de ses pensées. Le crapaud traficotait en bordure de la mare. Il semblait chercher quelque chose. Il grogna :

– Éclaire un peu par là, avec ton bâton de lune !

Pol visa l'endroit avec son « bâton de lune ». Le crapaud soulevait un gros galet.

– Humpf !...

Splotch, il le relâcha. Il en souleva aussitôt un autre.

– Là !

Il tira de l'eau une tige de bambou presque aussi grande que lui. Il la mit bien dans la lumière : le bout était taillé en pointe, un vrai porte-plume géant ! Ou alors une sagaie, une lance... Avec ça aussi, on pouvait crever ce qu'on voulait.

Ils restèrent un moment à se regarder dans les yeux. Puis le crapaud soupira — cette fois c'était sûr. Il passa le bambou dans sa ceinture, une herbe sèche nouée sous son gros bide.

– T'as pas peur ?

Pol haussa les épaules ; ça pouvait dire « bien sûr que si » ou « bien sûr que non ».

– Remarque, continua l'autre, ça serait un peu normal. Viens, on y va. Éteins ton bâton, et tâche de marcher exactement où je marche.



« Gros malin, pensa Pol. J'ai pas des yeux de crapaud qui voient dans le noir, moi ! »

Le crapaud avançait dans l'eau jusqu'à mi-cuisse et sauta sur une feuille de nénuphar. De là, il fit un grand pas pour passer sur une autre feuille, en direction du fond de la mare. Pol comprit qu'on allait suivre ce genre de chemin, de feuille en feuille, en équilibre au-dessus de l'eau. Bon, c'était toujours mieux que de partir à la nage. Mais il fallait faire attention, et donc prendre des précautions. Tant pis pour l'autre gros lard qui devait râler là-bas en l'attendant. Pol sortit ses ciseaux et coupa au pied un grand roseau, ceux qui ressemblent à des massues. Il ne garda que la longue tige dure. Ça lui faisait une très bonne perche.

Il l'essaya aussitôt, la plantant dans l'eau pour grimper sur la première feuille. Impeccable. Et ça facilitait aussi sacrément le passage d'une feuille à l'autre.

Il rejoignit le crapaud. Pol pensait que la bestiole allait pester pour le retard, mais elle jeta juste un œil à la perche et déclara :

– C'est pas bête.

Le crapaud se retournait pour reprendre la route, cette drôle de marelle sur l'eau. Pol le retint par son petit bras.

– Dis, si on continue par là, on va buter sur le mur !



- Mais non, le chemin est ouvert.
- Un chemin ? À travers le mur ?
- Non, le chemin des eaux ! La mare, c'est juste l'entrée, quoi !

La nuit n'était plus si noire. C'était sans doute la douce clarté des étoiles, car il y en avait maintenant des milliards au ciel. Ou alors les yeux s'étaient habitués. En tout cas, Pol voyait très bien les gestes du crapaud : là, par exemple, il venait de se passer la patte sur les yeux.

– Écoute, disait-il comme à regret, je suis rien qu'un nuisard, je sais pas bien expliquer. Je te dirai ce que je peux bientôt, quand on aura du temps. En attendant, faut me faire confiance, d'accord ?

– D'accord. Et puis je crois que je comprends : la nuit nous a ouvert une sorte de chemin magique, c'est ça ?

– Ouais, c'est ça.

Sans doute satisfait, le crapaud se força à être un peu aimable.

– Euh, ça va, pour la route ? T'y vois quand même ?

– Ça va. Mais heureusement qu'il y a les étoiles.

– Tu parles, elles sont dans notre camp ! Hop, on y va.

Sur le tracé des nénuphars, dans les pas du crapaud, Pol fit le compte de ce qu'il venait d'apprendre : un petit bras de crapaud n'était pas du tout poisseux ; la magie de la nuit paraissait bien puissante ; et lui, Pol, avait les étoiles dans son camp. Son cœur se gonfla. C'est pas rien, d'avoir les étoiles dans son camp.

Chapitre 4



Oui, elle était forte, la nuit. En plus de ce fameux chemin, elle semblait ouvrir bien des choses : les oreilles, les narines, d'une certaine manière les yeux ; tout ce qui servait à goûter le monde, quoi !

Ainsi, en cheminant, Pol respirait l'odeur de la mare. Ça sentait toujours ce mélange de pourri, de croupi, mais on pouvait désormais deviner tout ce qui faisait justement ce mélange : l'odeur de l'eau dormante, celle de la vase, le parfum des fleurs, iris et nénuphars, celui des plantes d'eau et, par bouffées, des odeurs fortes d'animaux, comme la peau de poisson...

Et les oreilles cueillaient des sons nouveaux : tout un bruissement de vies, un grand trafic dans le noir que ne



dérangeait pas le passage de Pol et du crapaud. Pourtant, leurs pas claquaient dans les flaques, ou crissaient dans le sable, faisaient gicler la boue, quand la route quittait la voie des nénuphars pour longer un moment le rivage.

Enfin, il y avait le chant des grenouilles. Et là encore, une magie agissait. Dans le concert que donnaient les joues et les gosiers, ces bruits de poires pressées, de ballons frottés, Pol entendait des voix, des mots. Un mot surtout, toujours le même, qui sonnait clair comme une note de flûte. Il les accompagnait dans la marche et se répétait en écho tout autour.

Tandis qu'ils pataugeaient dans un îlot de vase, Pol posa la question :

– Tûto, tûto, tûto... Elles n'ont que ce mot à la bouche. Ça veut dire quoi, « tûto » ?

Le crapaud s'arrêta et se tourna à moitié.

– Ça veut rien dire, Tûto. Tûto, c'est mon nom. Mon nom de grenu.

– De grenu ?

Il montra son dos plein de boutons, puis la peau granuleuse de ses bras.

– Ah oui, fit Pol, grenu, comme les grains ! Chez nous on dit crapaud. Dis donc, Tûto, tout le monde te connaît, par ici !

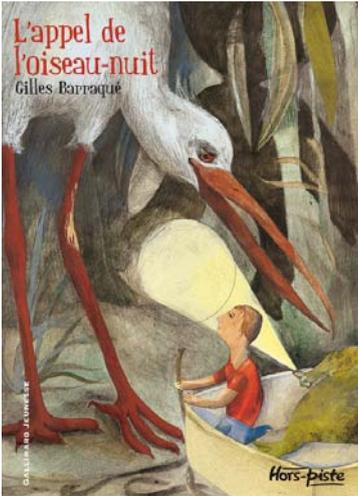
– Boh, il en suffit d'un. Après...

Évidemment : les nouvelles vont vite, chez les pipelettes. Pol reprit :

Imprimé en Italie
par L.E.G.O. S.p.A. – Lavis TN

Correction et PAO : Belle Page

Dépôt légal : mars 2010
N° d'édition : 162313
ISBN : 978-2-07-062284-9
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse



L'appel de l'oiseau-nuit Gilles Barraqué

Cette édition électronique du livre *L'appel de l'oiseau-nuit*
de Gilles Barraqué

a été réalisée le 17/03/2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2010

par l'imprimerie L.E.G.O. Spa – Lavis TN en Italie
(ISBN : 9782070622849)

Code Sodis : N31894 - ISBN : 9782075007849

Numéro d'édition : 162313